

LE POLAR



En 1992, la Revue nouvelle¹ consacrait un dossier au polar dans son numéro d'octobre estimant que ce dernier méritait bien un dossier aux vues du peu d'intérêt accordé par les institutions littéraires belges.

Qu'en est-il aujourd'hui, quinze ans plus tard, en Communauté française ? Quelle est la stratégie des éditeurs aujourd'hui en Belgique ?

La littérature policière, le roman noir se distinguent de la littérature, dite " blanche " ? Est-ce un genre mineur ? Une littérature populaire ? Une littérature vivante ? Polar, néo-polar ou roman noir, quelles sont les différences ?

Dans le roman policier, on retrouve une science de l'efficacité narrative, le sens du suspens, les clefs d'un dénouement inattendu, quels sont les ingrédients à réunir pour un " bon " polar ?

Situer le genre en Belgique et son apparition dans notre histoire culturelle. Ya-t-il un roman policier, un roman noir belge ? Quels seraient les auteurs à avoir lu au moins une fois dans sa vie ?

Peut-on dire que les polars sont nos contes modernes, notre mythologie contemporaine, un moyen d'exorciser nos vieux démons, de débrider nos inconscients réprimés ou de dénoncer, de remettre en question les fonctionnements de notre société ?

Dans quelle mesure, le roman policier se fait-il le reflet de la réalité sociale, politique et économique de son époque ? Dans quelle mesure, cette littérature porte-t-elle au travers du récit, des personnages et de leur environnement, un regard sur son temps, un regard sur l'histoire et fait-elle apparaître en transparence les valeurs, les préoccupations ou les aspirations collectives propres à son contexte ? Autant de questions que nous aborderons à la veille de Noël pour le plaisir de lire, d'écrire ou d'offrir.

Rencontres avec un analyste, Patrick Moens, un libraire, Alain Devalck, un représentant de la Communauté française, Christian Liebens et enfin une auteure bruxelloise, Pascale Fonteneau.
Conclusions de Chantal DRICOT.

1. Mensuel sociopolitique et culturel fondé en 1945

Claire FREDERIC

Dossier réalisé par Chantal DRICOT et Maud VERJUS

Interview Patrick MOENS, " l'analyste " [II-VI]

Interview Alain DEVALCK, " le libraire " [VII-X]

Interview Christian LIBENS, " chargé de mission ... " [XI-XIII]

Interview Pascale FONTENEAU, " l'auteure " [XIV-XVII]

Conclusion " Du Roman à l'Histoire " Chantal DRICOT [XVIII-XX]



Festival

"TOTAL POLAR"

23 et 24/02/2008

Maison du livre
Bruxelles

ARTICu^{n° 32}lations

Centre Socialiste d'Education Permanente

RPM Nivelles 0418.309.134. P701314

rue de Charleroi, 47 - 1400 Nivelles

tél. : 067 /89 08 66 - 067 /21 94 68 - fax : 067 /21 00 97 - Courriel : infos@cesep.be



Articulations


Articulations est un dossier composé d'interviews, d'analyses contribuant aux débats traversant l'actualité politique, sociale, culturelle et économique.

Des points de vue contradictoires d'acteurs ou d'observateurs impliqués de près qui permettent à chacun de se forger ses propres convictions et de se mêler de ces questions qui nous concernent tous.

Interview Patrick MOENS, " l'analyste "

17 octobre 2007

Patrick Moens, quel a été votre parcours, votre " carrière " dans le polar ?



Je suis le premier à avoir ouvert une librairie spécialisée en littérature policière en 1984, à Bruxelles. Cela existait en France mais pas en Belgique. J'ai ouvert cette librairie qui s'appelait " Canicule ". Pour devenir ensuite " Séries B ". C'est une ASBL montoise, qui s'occupait de ce qu'on appelle les " para-littératures ", c'est-à-dire les littératures dites " populaires " : science-fiction, fantastique, polar, péplum, qui a repris la librairie en tant que siège bruxellois de l'ASBL. Ça a continué comme ça jusque 1992 je pense. En 1992, l'ASBL a été dissoute, je suis parti vers d'autres aventures et la librairie a été reprise par un membre de l'association, Alain Devalck et l'a appelée " Polar and Co ". Cette librairie est restée encore pendant 10 ans chaussée d'Ixelles et, pour des raisons de convenances personnelles, il est allé s'installer à Mons et les aventures ont continué à Mons. Le point fort de l'ASBL " Série B " a été la mise sur pied en 1991 d'un très gros festival du roman policier à Saint-Gilles au Centre Culturel Jacques Franck. Dans l'équipe il y avait " Présence et Action Culturelles " et il y avait donc " Séries B " avec Patrick Moens, Alain Devalck et Pascale Fonteneau.

C'est un bébé de " Séries B "...

C'est un bébé de toute cette mouvance qui s'est retrouvée à ce moment là. J'ai continué à voir de temps en temps Pascale Fonteneau. Il y a 5 ou 6 ans maintenant, nous nous sommes dit qu'il serait bien de refaire un petit " festival Bruxelles ", qui s'appelle " Total Polar ". Il va en être, au mois de février, à sa 5ème édition. Nous, ici, on a décidé de le faire avec de petits moyens pour essayer de ressusciter cette espèce de convivialité du " monde polar ", c'est autre chose...

Pour rester dans un univers et une ambiance de proximité...

Il y a 25 ans c'était comme ça, maintenant ça a un peu changé mais ça reste, les auteurs de polars se connaissent tous, se rencontrent très souvent, ont des discussions sympathiques, se considèrent rarement comme des concurrents. C'est un monde totalement en dehors du monde de la littérature " blanche " comme nous disons, il y a cette convivialité avec le public. Pour un auteur de polars, le public est sacré parce qu'on écrit " pour quelqu'un ", on n'écrit pas " pour soi ", pour raconter son nombril mais pour raconter des histoires. Donc c'est un monde tout à fait en dehors de la " blanche " même au niveau des auteurs. En dehors de ce qui est le polar, c'est un monde différent.

Votre point de vue, au niveau historique et politique ? Quelle est l'histoire de la littérature policière et du polar en Belgique ?

Si on parle de " roman policier " en Belgique, c'est assez rapide parce qu'il y a eu une période, entre 1940 et 1945. Il y a aussi un nom, Simenon, mais en dehors de ça, quand on prend les années 1970-2007, il y a quelques auteurs belges, même quelques très bons, mais qui n'ont pas la réputation des français ni les moyens éditoriaux des français. Il n'y a pas une école belge du polar, à part Simenon mais il échappe sans doute à la belgitude. La seule école vraiment belge du polar était l'école qui est apparue en 1940-1945 à l'initiative de Stanislas André Steeman, papa de Stéphane Steeman, qui a fondé une collection qui s'appelait " Le Jury " où il a demandé à des tas de jeunes auteurs d'écrire des romans " policiers ". A ce moment là il n'y a pas de papier en France, il y en a en Belgique. Il y a donc du papier pour l'édition. Ce sont des choses aussi idiotes que ça, qui font que subitement la Belgique francophone a des avantages que la France n'a pas.



Articulations

Alors que maintenant c'est le contraire, la France a des avantages éditoriaux que nous n'avons pas. Et à cette époque déjà, il y a toutes les tendances, il y a la tendance " simenonienne ", la tendance " noire " du polar, et la tendance roman policier classique d'énigme. Il y a à peu près deux grandes tendances, c'est l'énigme et le polar.

Il y a donc deux tendances différentes...

Dans le roman policier d'énigme, comme son nom l'indique, il y a une transgression de la loi, donc un délit et il y a résolution de " qui a tué et pourquoi ". Peu importe où ça se passe, l'atmosphère, le contexte historique et social a peu d'intérêt. C'est surtout " comment, dans cette pièce, fermée par quatre portes à double tours Monsieur X a pu être tué et par qui ? ". C'est plus un jeu qu'une réalité. Et puis, est apparu aux Etats-Unis à la fin des années 1920 un roman " noir ". Dans celui-ci, finalement peu importe qui a tué, c'est retranscrire la réalité sociale et historique qui a permis le meurtre, qui a permis la transgression. On est donc davantage dans un regard journalistique, c'est plus une caméra qui filme à un moment donné une société où il y a des gens qui sont tués : il y a une enquête, mais l'enquête n'est pas au centre du sujet littéraire. En tout cas, ces deux écoles là se retrouvent déjà entre 1940 et 1945 au " Jury ".

Historiquement, il y eu des périodes de roman noir et d'autres de roman à énigme ?

Non! On croit souvent que le roman d'énigme est un vieux roman qui est chassé par le roman noir. Or, si on voit la publication, Agatha Christie, c'est 1927 en français. Dashiell Hammett, aux Etats-Unis qui est " le " père du roman noir, c'est 1929... C'est exactement la même période. Ils ont vraiment marché côte à côte en touchant sans doute des publics différents. Cela explique donc qu'ils se soient autant interpénétrés. Avant 1920, il y a un roman policier mais qui est un roman policier plus d'énigme et qui se mêle au roman feuilleton. Le premier roman policier c'est Edgar Allan Poe " Double assassinat dans la rue Morgue " (The Murders in the Rue Morgue) en 1843. Il y a Poe, en France il y a Emile Gaboriau avec " Monsieur Lecoq ", mais... c'est disparate et puis il y a des auteurs de romans policiers mais ce sont aussi des auteurs de romans feuilletonnesques, c'est Maurice Leblanc et " Arsène Lupin ", Gaston Leroux et "Rouletabille ", ça, c'est l'ancêtre. Mais quand on parle de roman policier moderne, on parle de ce roman qui débute au début des années 1920 avec deux écoles : une école plutôt " d'énigme " et une école plutôt " noire " et puis va venir se greffer là-dessus une école qui est plutôt d'espionnage...

C'est en France, ça ?

Non, c'est partout ! Donc 1920 c'est Agatha Christie en Angleterre, qui est traduite en français aux éditions Le Masque, tenues par des jésuites, 1929 c'est Dashiell Hammett aux Etats-Unis publiant sur des supports très " cheap " (les livraisons sont appelées pulp-fictions à cause de la qualité " pulp " du papier) donc vraiment du mauvais papier, des trucs vraiment pas chers. Tout ça c'est à peu près à la même époque, ce qui fait dire quand même que le roman policier est lié d'une façon ou d'une autre à l'urbanisation. Pour utiliser des termes marxistes, son développement est lié au développement des forces productives. A partir du moment où la société quitte la ruralité et rentre dans la ville, le polar naît parce que c'est la ville qui porte le crime social.

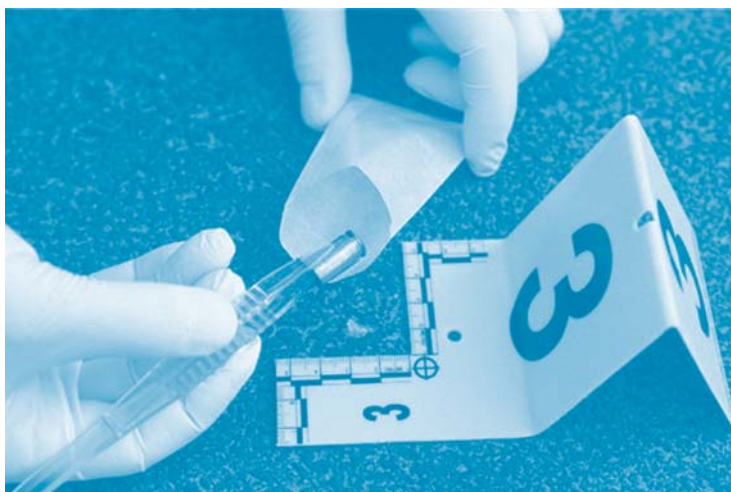
Qu'est-ce qui fait que le public est différent entre le roman à énigme et le roman noir ?

Il faut savoir que le roman policier fait partie du roman " populaire ". Le roman populaire n'est pas un roman mal écrit ni un " sous roman " pour les " sous classes ", c'est un roman qui est écrit de telle façon que n'importe qui peut le lire et y prendre du plaisir. On peut à la limite le lire à des niveaux différents de compréhension. Le roman policier est un roman qui a été lu entre 1920 et 1970 essentiellement par les classes populaires. Les intellectuels qui lisaient du roman policier, au moins en France, étaient plutôt rares ! Gide a écrit un jour qu' il donnerait toutes ses mains pour écrire comme Raymond Chandler parce qu'effectivement il y a une description dans le roman noir américain que les français n'arrivent pas à atteindre. C'est avec l'arrivée de la télévision, du cinéma etc. qu'on a pu voir que le roman noir, là je parle spécifiquement de la France et de la Belgique, était lu plutôt par les classes intermédiaires. Le peuple ne lisant plus, le roman noir a plutôt été lu par les jeunes intellectuels après 1968. Là, en même temps, l'édition a chuté. Même si le roman policier a beaucoup de succès, même s'il est encore une littérature populaire, on est passé à un tirage de 60 000 à 10 000 exemplaires, ça c'est les années 70.

Toujours en Belgique ?

Quand je parle d'éditions francophones, je parle d'éditions françaises parce qu'il n'y a pas réellement d'édition belge de romans policiers. C'est la Série noire, Rivages, Le Masque, les grandes collections chez Fayard, mais en Belgique, il n'y a eu que quelques petits pas timides chez Labor, quelques petits pas timides chez Luce Wilquin.

Articulations



Comment se fait-il qu'il n'y ait pas de maison d'édition belge de romans policiers ?

Je crois que lorsqu' on écrit un roman populaire, on écrit pour un grand marché puisque le roman populaire doit être peu cher à l'achat. Donc on ne peut gagner qu'en publiant pour un grand nombre. C'est d'après moi une des explications. Ce n'est pas viable en Belgique, il n'y a aucun éditeur qui peut survivre ! Il y en a qui ont essayé. Luce Wilquin a essayé de lancer une collection noire. En Belgique, on est distribué sur quatre millions d'habitants, ça ne marche pas. Il faut viser les 60 millions en France et là, on reparle du problème de l'édition en Belgique et de la distribution. Il y a un mur extraordinaire entre la frontière belge et la France pour l'édition.

Les belges n'exportent pas en France...

Toutes les maisons d'édition ont essayé, c'est une catastrophe, ça coince toujours quelque part. C'est pour cela, continuons à parler de romans policiers francophones en sachant que le roman policier francophone est édité en France dans sa toute grande majorité.

Pourquoi y a-t-il eu une cassure après 1945 ?

Après 1945 pour la Belgique c'est terminé parce que les conditions d'édition, donc les conditions économiques, ne sont plus avantageuses pour la Belgique francophone ! Entre 1940 et 1945, on est en Belgique dans les conditions normales d'édition : il y a des lecteurs et une demande.

Comme il y a une demande, il y a une offre qui se fait et on va chercher des jeunes auteurs comme a fait Steeman. Ce sont les éditeurs qui offrent, et les éditeurs français offrent tellement qu'il n'y a plus de place pour l'éditeur belge qui fait du roman policier. En Belgique, c'est évident, toute proportion gardée, autant de talents qu'en France, mais il n'y a pas les conditions économiques qui permettent à ces talents de s'exprimer. L'édition, c'est de l'économique !

Les auteurs belges qui veulent se faire éditer...

... doivent aller en France mais on lit moins donc il y a moins de place à prendre. Une des premières femmes à être éditée à la Série Noire, c'était la troisième je crois, et la deuxième belge à être éditée en Série Noire, c'est Pascale Fonteneau. Elle est femme mais elle n'est pas belge, bien qu'elle vive en Belgique. Vous avez un très grand auteur belge qui écrit toujours très bien mais qui n'a pas le succès escompté, c'est Jean-Baptiste Baronian, membre de l'Académie. Il a une vraie œuvre noire. A côté de ça, il y a Patrick Delperdange, prix Rossel l'année passée, qui a écrit des romans noirs mais qui fait maintenant du roman jeunesse, Thierry Robberecht qui fait du roman noir mais jeunesse, une jeune saint-gilloise qui a un beau succès en France, c'est Barbara Abel, éditée au Masque. Il y aussi Nadine Monfils qui mène une belle carrière. Voilà, le polar belge c'est moins d'une dizaine de personnes !

Quelles sont les différences entre la littérature policière et " la " littérature ?

Théoriquement, le roman policier pour utiliser le terme le plus large, c'est un roman dans lequel il y a un acte de violence illégal entre des individus : vol, meurtre, escroquerie, viol, ça c'est du roman policier. C'est essentiellement un roman qui est " réaliste ", parce qu'il s'oppose, en tout cas en France à la littérature " nombriliste ". La littérature en France aujourd'hui, c'est essentiellement une littérature nombriliste, " moi je ". Le roman policier c'est une histoire ouverte vers l'extérieur. Ça, c'est une différence extraordinaire. Du côté francophone il y a aussi la différence entre l'auteur qui écrit parce qu'il raconte une histoire, qui veut que ce soit lu par des lecteurs, et les autres qui construisent une " œuvre " avec un " O " majuscule. Et qui, dès le premier roman, disent " mon œuvre ". Je sais que c'est caricatural, mais quand on est dans un milieu de gens qui écrivent du polar et dans un milieu de gens qui écrivent du roman ou de la littérature, ça saute aux yeux. Il y a beaucoup plus de vrais aller-retours entre les auteurs jeunesse et de romans noirs parce que c'est la même chose: un auteur jeunesse est un auteur qui veut raconter une histoire à un môme. On raconte une histoire à un adulte donc on change plein de choses mais on est toujours en train de vouloir raconter une histoire. La littérature " blanche " est bien souvent une littérature qui ne tient pas compte du lecteur !



Articulations

Littérature plus égoïste...

Si vous lisez un roman " blanc " paru en 1972, vous n'apprendrez rien sur le monde de 1972, rien ! Si vous lisez un roman noir de 1972, vous saurez dans quel type de voiture on roulait, ce qu'étaient les modes de transport en commun, où étaient les pauvres,... Parce que le roman noir est un roman toujours en prise avec la réalité contemporaine, toujours. Donc les gens qui défendent le roman noir sont des gens qui défendent aussi la littérature pour le plus grand nombre, toujours avec un souci de qualité. C'est aussi la défense d'une littérature où le schéma narratif est fondamental. Je trouve par exemple qu'aujourd'hui, on retrouve ce souci du public et ce souci de la narration dans les séries télévisées.

Cela m'y faisait penser ! Y a-t-il un écho entre les séries télévisées et le roman noir ?

Il y a un écho, parce que les scénaristes de séries télé sont des scénaristes qui utilisent les ficelles et les trucs de la littérature policière. J'ai écouté il y a peu de temps le scénariste de " Dr House "1 expliquer pourquoi à ce moment là Cameron passe une tasse de café à House. Ce geste, il l'explique parce qu'à ce moment là, le public doit ressentir, par ce geste anodin, quel est le degré de complicité entre Cameron et House. Ces gens sont géniaux ! Vous retrouvez ça dans le roman noir quand Chandler veut expliquer par une image très rapide quelle est la situation sociale et culturelle des habitants d'une ville à Hollywood. Il dit que " le chien de la maison était perdu dans les poils du tapis ". Ce qui signifie que vous aviez un tapis, avec des longs poils avec un chien qui devait être une sorte de " chihuahua " ridicule, et vous avez tout de suite compris que ces gens ce sont des richards... mais il n'a rien dit d'autre ! Il y a là des images où vous vous dites : " j'ai tout compris ". Le spécialiste français des séries, Martin Winckler est un auteur et médecin de formation. Il a fait un best-seller: " La maladie de Sachs ". Il est vraiment connu en France parce qu'il est spécialiste des séries TV. Il avait écrit à propos de Dr House: " cette série est si intelligente que les français vont sûrement la rejeter "... Pour montrer que pour moi, le roman policier et le roman noir, ce qui les distingue c'est la recherche narrative, le souci des lecteurs, et le souci de tous les lecteurs! Je trouve que le roman noir a quand même le souci de garder à la lecture les couches les plus populaires. Le fait de garder à la lecture est quand même toujours une marque de souci de vouloir des gens conscients et donc des gens libres. Pour moi, ça fait partie du combat, en très gros raccourci : le roman noir participe à la lutte pour la démocratie.

Pour moi, le roman policier signifiait " conservatisme ", garder les gens "la tête dans le guidon" pour qu'ils ne perçoivent pas les enjeux de société...

Et c'est tout le contraire ! Un des théoriciens du roman policier français et auteur marxiste, Jean-Patrick Manchette a même dit quand la contre révolution triomphe, la seule sortie pour la critique sociale c'est le roman noir. Le roman noir en France, ce qu'on a appelé, à tort, le néo polar, est arrivé en 1970 après la défaite de 1968. Un roman noir c'est: " Je vais me battre, en tant que journaliste, détective privé, flic désabusé - les archétypes -, pour essayer de résoudre une énigme : le meurtre d'un jeune type dans son foyer pour travailleurs immigrés, et à la fin du récit, j'aurai montré qui et pourquoi on a tué ce jeune homme mais je n'aurai rien résolu du tout parce que le monde va continuer à tuer des jeunes hommes dans les foyers ". Avant, dans le roman policier classique, quand le neveu avait tué la tante à héritage, il était confondu et envoyé en prison, le monde retrouvait sa tranquillité : justice était faite. C'est le polar tel qu'il était dans les années 1970. Maintenant, le héros est souvent un loser, négatif, alcoolique, qui a perdu sa femme - les archétypes mais notre société est archétypale - tous les jours c'est la même chose. Le monde est archétypal donc le roman noir choisit une forme archétypale pour dépeindre ce monde. Le roman noir était par essence un roman social. Je dis " était " parce que d'après moi maintenant il y a une réaction au sein du roman. Si on étudie bien les séries TV actuelles, on s'aperçoit malheureusement qu'il y a un ensemble de séries télé qui sont dirigées par un scénario réactionnaire, " 24h Chrono ", les Experts, ce sont des séries vraiment réac'.

Comment distinguer les deux sortes de séries ?

Ce qui distingue la réaction de la non réaction c'est : est-ce que le récit montre le monde tel qu'il est ou est-ce que le récit montre un monde tel que certains aimeraient nous faire croire qu'il est ? Si on prend une série comme les Experts, pour moi on n'a pas assez analysé les Experts, le monde est comme le tapis sur lequel il y a eu un meurtre. C'est un tapis immaculé. Tellement immaculé qu'on va trouver le sourcil du meurtrier. On nous montre du nickel, parce que c'est la métaphore d'un monde nickel, sur lequel il y a un meurtre qui apparaît et ce meurtre est produit par quelqu'un qui n'aurait pas du exister: le meurtre n'est pas endogène, il n'est qu'exogène à cette société tellement nickel. Le policier va remettre le monde sur ses pieds à partir de ce sourcil trouvé, qui était le méchant qui est arrivé dans ce monde gentil, et va le mettre en prison au nom de la victime. Là, il y a



un changement total de point de vue sur la société et on est toujours dans le polar mais là aussi ils sont en train de gagner... Mais, il y a quand même d'autres séries qui continuent, on peut voir que le roman noir a repris les deux tendances de la société, pour faire bref, la gauche et la droite. Il y a une offensive de la droite dans le polar, même si ça s'est déjà vu avant.

On parle du polar comme " littérature vivante " ou comme " genre mineur ", qu'en pensez-vous ?

S'il y a un genre mineur, cela veut dire qu'il y a un genre majeur... Et c'est quoi le genre majeur? La littérature majeure ce serait la littérature dite " blanche ". La " blanche " c'est le premier roman de l'illustre inconnu qui va parler de ses virées nocturnes dans les bars branchés à Paris et c'est n'importe qui qui mérite d'être un grand auteur ! La noire c'est quoi ? A la limite SAS, qui est de la sous merde mais c'est aussi James Ellroy qui est un auteur qui a un style, un monde qui en fait peut-être un des plus grands auteurs du 21ème siècle ! Non, il y a des auteurs mineurs et des auteurs majeurs mais pas des genres ni des éditions.

Qu'entend-on par " littérature vivante " ?

Si on dit " littérature vivante ", pour moi, la littérature nombriliste est une littérature " morte ". Pour moi, " la littérature vivante ", est une littérature en prise directe sur la réalité sociale et pas la réalité vécue dans une certaine élite mais la littérature sociale telle que la vit une grande partie des gens. Si on parle de " littérature vivante ", c'est parce qu'effectivement, je peux aussi m'identifier.

Peut-on dire que les polars sont en quelque sorte nos contes modernes ?

Oui, pour moi c'est évident ! L'expression " contes de fées modernes " a été utilisée par Giono fin des années 50 début des années 60 et je trouve qu'il y a sans doute une fonction identique dans le conte et le polar. Je suis sûr que pour la plupart des gens, le polar doit se rattacher au conte. Surtout cette narration qui éveille en nous quelque chose : la peur, l'effroi, le désir, le rire,... Il y a donc une proximité avec le conte mais aussi avec toutes les littératures populaires. Ce n'est pas un hasard si toutes les personnes qui écrivent du roman populaire peuvent toujours se retrouver dans un autre genre populaire. Ce sont des conteurs !

Quel est le statut du polar à l'université ? Comment est-il perçu ? Est-ce une forme que l'on enseigne ?

Je n'en sais rien. Je ne suis pas universitaire, ma fille est romaniste, et elle a vu des travaux sur le polar. J'ai rencontré beaucoup d'étudiants qui faisaient leur mémoire sur un auteur de romans policiers, sur une période du roman policier et c'était bien accueilli. Par exemple, Paul Aron, enseignant à l'ULB est un amateur de polar. Si je me mets dans la tête du corps académique, pour qui le polar est un genre mineur puisque non enseigné, il est tout de même un genre littéraire.

Cela intéresse le corps académique que des mémoires soient produits par des étudiants. Je me rappelle que ma fille a du faire un travail pour Trousson, un des grands romanistes de l'ULB. Elle avait du faire un travail sur les contes de Voltaire et elle avait montré que dans Zadig, il y avait l'ancêtre de l'énigme policière. Des auteurs avaient déjà trouvé ça mais dans mon monde à moi. Elle a rendu son travail et subitement son prof lui dit " il faut absolument publier ça, c'est tout neuf ! ". Parce que dans le monde académique, on n'avait jamais traité Voltaire de cette façon là !

Quels sont les ingrédients, pour vous, d'un bon polar ?

Pour faire un bon polar, il faut une bonne histoire, une bonne histoire et encore une bonne histoire. A partir de là, les polars que j'apprécie peuvent aller dans cinq mille directions différentes. A partir du moment où on a une bonne histoire, bien ancrée dans la réalité, on peut faire un bon polar. Il n'y a pas d'autres recettes, si ce n'est les recettes du genre : il faut qu'il y ait un acte de violence, et la violence ce n'est pas forcément des tripes éclatées, la violence commence par le harcèlement au travail. A partir de là on peut faire un polar, il faut que l'histoire tienne la route et savoir un peu écrire, quand même. Une bonne histoire c'est une histoire qui vous happe et où vous restez comme un enfant la bouche ouverte en voulant connaître la suite.

Pour terminer, avez-vous un conseil de lecture, un livre récent ou non, un coup de cœur ?

C'est toujours difficile parce que moi je conseille ce qui m'a fait changer d'avis après très longtemps. Il faut lire et relire Raymond Chandler, américain des années 40-50, qui a écrit sept romans, sept merveilles, tant par l'histoire que par le style, l'atmosphère, ça ne vous lâche pas. J'ai aussi un énorme coup de cœur pour un auteur français qui n'écrit plus, qui fait des scénarios pour la TV, pour moi le plus grand styliste, c'est Hugues Pagan. Il est d'une noirceur absolue. C'est un ancien flic. Il a écrit des romans qui me semblent encore aujourd'hui parmi ceux qui ont été les plus haut dans la noirceur et avec un style extraordinaire. Sinon, pour rentrer dans le genre, pour voir en quoi c'est un genre " social ", de dénonciation, qui peut vous raconter des histoires, je conseille de lire " Les orpailleurs " de Thierry Jonquet. C'est une série noire et un roman fabuleux, un roman historique. C'est contemporain. Il a été écrit il y a 10 ans. C'est trois choses un peu différentes mais à côté de ça c'est un monde, je suis sûr d'en oublier des tas. Chandler, c'est très personnel, mais pas seulement. C'est vraiment l'auteur qui peut vous montrer en quoi la littérature noire est une vraie littérature. Dans le même genre que Jonquet, plus pour les jeunes, il faut lire Didier Daeninckx, français, qui met souvent une situation noire aujourd'hui reliée au passé. C'est assez intéressant.

**Propos recueillis par Maud VERJUS
Saint-Gilles, le 17 octobre 2007**

Interview Alain DEVALCK, " le libraire "

24 octobre 2007

Alain Devalck, quel est votre parcours, votre " carrière " dans le polar ?

J'ai toujours été un gros lecteur de polars. J'ai découvert la librairie " Canicule " qui existait déjà à Bruxelles, tenue par Patrick Moens. En 1989, ça a été repris par une ASBL " Séries B ", je faisais des permanences dans la librairie à partir de 1989. De client, je suis passé à membre de l'ASBL puis administrateur dans l'ASBL.

Par affinités ?

Oui, parce que le polar m'intéressait et que j'avais fini mes études. En 1994, l'ASBL n'a plus été subsidiée, on a dû arrêter les activités. J'avais du stock dans la librairie et il y avait des livres qui m'appartenaient, j'ai décidé donc de reprendre la librairie à mon compte, dès 1994, sous le nom de " Polar and Co ". En 2003, j'étais en fin de bail et j'avais l'occasion de partir. J'ai cherché plus grand à Bruxelles mais ce ne fut pas possible parce que c'était trop cher. J'ai décidé d'ouvrir à Mons, j'ai trouvé une maison que j'ai pu acheter. Depuis 2003, le magasin est ici à Mons.

La librairie a-t-elle trouvé rapidement sa clientèle ?

Oui, ça a pris rapidement parce que la caractéristique de Mons c'est que le bouche à oreille fonctionne très bien. Mons est petit et rayonne très fort sur les communes environnantes. Dans un rayon de 20 à 30 km je n'ai pas de concurrence du tout, j'ai des livres que personne d'autre n'a à Mons, ce qui n'était pas le cas à Bruxelles.

La Revue Nouvelle de 1992 faisait état du peu d'intérêt des pouvoirs publics pour la littérature policière. Qu'en pensez-vous ? Quelle est l'évolution depuis 1992 ?

Ce n'est pas spécialement le polar qui est mis de côté. Je crois que c'est la littérature en général. La promotion des lettres existe, mais c'est un milieu assez fermé où les coups de pouce se font entre amis. Je n'ai pas l'impression que le polar soit victime d'ostracisme, pas plus que la science-fiction ou le fantastique. Je ne trouve pas que le polar soit mis de côté. Il est simplement ignoré, comme tout le reste !



P. Moens¹ disait, que ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de talent en Belgique mais parce qu'il y a un manque de moyens...

C'est clair qu'en Belgique, c'est absolument impossible d'éditer du polar ! Le problème de la Belgique est que le nombre de lecteurs est limité et la distribution est compliquée... Un éditeur belge n'est distribué qu'en Belgique. Avec 300 exemplaires, personne ne sait subvenir à ses besoins. Par ailleurs le problème d'un éditeur belge est qu'il n'est pas ou mal distribué en France. Si un éditeur belge tire un bouquin à 8000 exemplaires pour faire une mise en place dans les librairies et supermarchés de France, il est possible qu'il ait un retour de 6000 exemplaires d'invendus. C'est un problème logistique.

Articulations

Pourquoi cela a-t-il fonctionné il y a 60 ans ?

Ça c'était particulier, il y a 60 ans il y a eu la deuxième guerre mondiale et à cette époque là les livres publiés en Belgique ne pouvaient pas passer la frontière, et vice versa. Donc les livres édités en France ne pouvaient pas être vendus en Belgique. Le marché était totalement coupé. Les maisons d'édition belges ont eu 100% du marché de l'édition en Belgique. C'est totalement limité à la période de la guerre et à l'après-guerre directe. Sinon, c'est un problème plus global de l'édition en général, le nombre de lecteurs diminue d'année en année. Donc le nombre de livres vendus diminue aussi. C'est un problème plus général.

Quelles sont les grandes différences entre la littérature policière et la littérature classique, " blanche " ?

Le principal intérêt du roman policier c'est qu'il raconte une histoire, ce qui est rarement le cas de la littérature blanche en général. Si vous prenez ce qui marche en ce moment, la plupart des romans de littérature blanche sont totalement inintéressants ! C'est du nombrilisme, cela relève plus du journal intime que du roman. Par contre, le roman policier représente le monde actuel.

La Revue Nouvelle², disait que l'on tend vers un assouplissement de la frontière entre la littérature policière et la littérature classique. D'une part, cela permet au roman policier d'être plus connu et valorisé. Mais d'autre part, il risque de perdre ses spécificités. Qu'en pensez-vous ?

Pour moi, quand je pense au roman policier, j'y pense au sens large et ça ne va pas lui faire perdre quoi que ce soit. Si je pense à des auteurs de littérature blanche qui se sont essayés au policier, ils se sont ramassés lamentablement, parce qu'il y a des codes, des références, mais il n'y a pas que ça. Il y a aussi un aspect plus global, sociologique que les auteurs classiques n'ont pas forcément. Je ne vois pas de problème. Je trouve que le polar, doit être pris dans un sens plus large, plus global. Le roman policier n'est pas un roman avec un agent de police. Ce que je dis là a l'air peut-être bête mais il y a pas mal de gens qui pensent ça, même dans l'édition. Cela ne se résume pas à un agent de police ou un détective privé, c'est plus global que ça. Il y a le roman d'énigme mais il y a aussi le roman noir qui est plus social.

Ce sont différents genres dans le roman policier...

Oui, dans le roman policier il y a différents genres. On peut dire qu'il y a deux grandes catégories, le roman d'énigme d'un côté, donc la chambre close : Agatha Christie et John Dickson Carr et puis de l'autre côté on a plus le roman noir avec Raymond Chandler, Dashiell Hammett, si on prend les grandes références. Mais à l'intérieur de ça, il y a plein de catégories. Les anglo-saxons délimitent très fort tous les genres, ce que l'on ne fait heureusement pas en francophonie. Le polar est très large. Il n'y a pas " un " roman policier, il y en a 100 ou 1000... Daniel Pennac qui a écrit " La fée carabine ", c'est un roman policier, James Ellroy qui a écrit " Le Dahlia noir " c'est aussi un roman

policier mais entre ces deux romans, il n'y a pas beaucoup de points communs. Pour moi, le roman policier ça doit reposer sur une intrigue, une enquête qui doit être menée par quelqu'un avec une histoire. Je crois que ça peut se résumer à ça.

Les genres sont-ils liés à des périodes distinctes ?

Il y a des modes : la mode du tueur en série a démarré début des années 80 et est toujours très active, cela n'existait pas avant. Depuis une petite dizaine d'années c'est le roman policier nordique : Mankell, Larsson et compagnie, ça marche très bien. Le roman policier n'est plus vraiment américain, depuis une dizaine d'années surtout. Il y a les nordiques, il y a aussi les italiens, Andrea Camilleri, des sud-africains Deon Meyer et une nouvelle génération d'auteurs français comme Maxime Chattam ou Jean-Christophe Grangé.

Le polar n'est pas un genre qui passe derrière les autres, il a une vie active, il y a une demande...

Il y a une demande, une vie active et c'est un milieu qui change très fort. Il y a de très grandes différences entre un bouquin paru il y a 50 ans et un bouquin paru maintenant. Les traducteurs sont bien meilleurs qu'il y a 50 ans ! Le texte est beaucoup plus fidèle et très bien écrit. D'un autre côté, les auteurs actuels écrivent aussi mieux en général, sauf les exceptions : Raymond Chandler c'est toujours une référence. Il faut être bon et avoir quelque chose à raconter, il faut pouvoir se différencier un peu des autres. Maintenant, le polar sert à plein de choses. Quand on voit les séries télévisées, les Experts et compagnie, ils ont pompé à fond dans le roman policier, ils y trouvent leurs idées.

Pour vous, il y a un lien entre les deux ?

Oui ! Les gens qui regardent les Experts ne lisent pas forcément les romans policiers et vice versa mais il y a un lien, c'est clair, ne fut-ce que dans la narration. Ça s'est déjà vu 1000 fois dans le polar ! Il y a un auteur, Ed MacBain, qui a écrit une cinquantaine de bouquins qui mettent en scène le même commissariat, le " 87ème district " dans une ville imaginaire qui s'appelle Isola mais qui est apparemment New York : on suit une équipe d'inspecteurs. Les chapitres sont alternés, on passe d'une enquête à l'autre, et c'est totalement ce qu'on fait dans le polar à la télé. Quand on voit les Experts, ils sont aussi toujours quasi par deux, ils enquêtent sur deux ou trois affaires différentes et souvent les enquêtes se recourent.

Il y a des livres davantage de " critique sociale " et d'autres, si pas réactionnaires, à " droite ". C'est une autre idéologie...

C'est toujours américain... Ils ne vont pas faire du social ! Le roman policier a toujours eu ce problème qu'il met souvent en scène des policiers, qui sont censés être très à " droite ", et ce sont souvent des gens de " gauche " qui écrivent des romans policiers. Quand on voit le flic, on voit Bruce Willis, ce n'est pas un gauchiste!

Pourquoi n'y a-t-il pas de maison d'édition en Belgique ?

Ce n'est pas rentable ! C'est simplement ça. Il y a quelques éditions qui ont essayé de faire du polar en Belgique mais



Articulations

ça ne marche pas parce que le marché est trop petit et ça ne se vend pas. La plupart des belges intéressés par le polar s'adressent directement en France. Si on prend Amélie Nothomb, elle est éditée par Albin Michel... elle n'a pas le choix.

Il n'y a jamais eu d'éditeurs belges de polars ?

Il y avait les éditions Quorum qui ont sorti quelques romans policiers. Ancre Rouge a essayé de faire du polar mais ils se sont ramassés, le marché est trop petit. La seule façon de faire vivre ces maisons là est de ne pas espérer gagner de l'argent ou de le faire comme mécène. Un éditeur ne peut pas vivre de l'édition en Belgique, en polar en tout cas.

Il y a peu de chance que cela arrive un jour, dans ces conditions...

Je ne m'avance pas beaucoup en disant qu'il n'y aura jamais de maison d'édition qui va faire du polar de façon durable. Les lecteurs sont là mais c'est le problème de la distribution, de la rentabilité, du tirage, c'est ça!

Quand on dit que le roman policier est un roman populaire, ça vous parle ?

Oui, il est populaire parce qu'il s'adresse à tout le monde. On en revient à ce qu'on disait avant, il y a plein de genres dans le polar. Les gens qui disent " je n'aime pas le polar ", je n'y crois pas ! Ils disent ça parce qu'ils n'ont jamais lu le polar qui pouvait leur plaire. Il y a vraiment un roman pour tout le monde. C'est populaire parce que... ça nous touche. Le type qui se lève le matin et qui cherche du boulot, ben...

Tout le monde peut s'y retrouver...

Que ce soit les réactionnaires ou les progressistes, pas de problème... Il y a des trucs simples et des trucs compliqués. Pierre Bellemare, c'est très facile à lire : sujet, verbe, complètement, mais ça a beaucoup de succès. Comme disait Pennac : " peu importe ce que les gens lisent, l'important c'est qu'ils lisent ". Dans le polar, tout le monde peut trouver à lire.

En ce sens là, cela pourrait être un bon moyen de mettre les jeunes à la lecture...

Oui, il y a de plus en plus de profs qui font lire des polars dans leurs classes. A ce niveau là, je pense que les programmes ont changé. Le problème c'est que les profs veulent faire lire de vieux textes, ce qui n'est pas forcément une bonne idée parce qu'on n'en retient plus que l'intrigue. Si on fait lire un Agatha Christie, tout le contexte social n'est plus du tout d'actualité, ça ne nous parle plus du tout donc on n'en retient que l'intrigue. Mais si on fait lire un Thierry Jonquet, il y a l'intrigue et en plus il y a un côté social, quelque chose de vrai, on peut se projeter dans le livre.

Voyez-vous un nouvel attrait pour le polar au niveau pédagogique ?

Oui, je pense que c'est parce que les profs ont rajeuni, les profs qui ont 40 ou 50 ans lisent du polar. Le prof qui lit du

polar va conseiller du polar plus facilement. Il y a 20, 30 ou 40 ans, la plupart des profs ne lisaient pas de polar. Je crois que c'est à ce niveau là qu'il y avait une mise à l'écart du polar en disant que c'est une littérature de genre, sous-entendu une " sous littérature ", ce qui n'est plus le cas maintenant.

Assistons-nous plutôt à un essor ?

Oui, il n'y a plus de honte ou de gêne à dire qu'on lit du polar. Il y a même un côté un peu snob à lire du polar.

C'est à la mode...

Oui, c'est cyclique. Le polar est à la mode... en fonction de l'actualité en fait. Peut-être bien que le polar a repris un peu du poil de la bête. Ça dépend aussi des articles dans la presse, ça dépend fort des journalistes. Le potentiel des lecteurs de polars n'est pas extensible à l'infini ! La plupart des lecteurs de polars sont de gros lecteurs. S'ils en lisent déjà beaucoup au départ, on ne sait pas en lire beaucoup plus, le quota est déjà atteint. Il faut élargir le public, ce n'est pas... pour beaucoup d'auteurs comme Pennac et Vautrin, leurs premiers romans sont parus en " Série noire ". Après, quand ils ont du succès, ils éliminent cet aspect là. C'est en regardant la TV qu'on se rend compte que ça marche bien parce que la plupart des séries françaises copient des séries américaines mais font du fantastico-policier, style " Mystère ", " Destinée " ou " Dolmen "... A la base il y a un peu de tout, principalement du policier mais avec une sauce américaine. Ces séries n'ont pas forcément beaucoup de succès mais elles s'inspirent totalement du roman policier. Quand on va au cinéma, les plus gros succès, c'est du polar. Sur les cent meilleures rentrées, 80 sont du polar. Le polar est partout, pas seulement dans les livres.

Il est né du livre ?

Pour moi, le polar au départ c'est le fait divers dans la presse. Et puis la nouvelle, et puis le roman. Maintenant c'est fort cinéma et TV.

Quel est le public qui passe votre porte ?

C'est tout confondu, ça va du jeune au vieux, il n'y a pas de tranche d'âge. Je ne fais pas que le policier, je fais aussi la science-fiction et le fantastique donc les données sont faussées mais sinon en policier c'est peut-être un petit peu plus de femmes que d'hommes... légèrement, peut-être 55% de femmes et 45% d'hommes. Je pense que c'est dû à une occupation différente des loisirs.

Vous disiez que les habitués viennent régulièrement...

Oui, ceux qui lisent suivent très fort l'actualité. Savoir quand sort tel bouquin... Des lecteurs savent mieux que moi quand sort le bouquin. Grâce aux sites officiels des maisons d'édition. Surtout en science-fiction et en fantasy. Peut-être parce que là aussi le public est plus branché à internet. La plupart des lecteurs de polars suivent des auteurs. Ils sont amateurs d'un auteur ou de plusieurs et cherchent les nouveautés de ces auteurs là. La différence avec d'autres romans c'est que les gens qui viennent d'acheter le dernier Connelly le lisent très vite et une

Articulations

semaine plus tard, maximum, c'est fini. Ce qui n'est pas forcément le cas d'un Goncourt. Le Goncourt, c'est typiquement le genre de bouquin qui se vend très bien mais qui est le moins lu.

Finalement, la grande partie des lecteurs est une population plutôt avide de lecture. Il y a ensuite les personnes qui poussent la porte pour venir voir...

Oui, ça aussi, comme le polar est devenu plus populaire, donc comme il touche d'autres personnes, j'ai clairement des gens qui viennent ici et qui demandent conseil, je vends pas mal sur conseils. Ils demandent par exemple " un " James Ellroy. Ils me disent très clairement qu'ils ne vont pas en lire d'autres. Ils veulent simplement en lire un. Pour savoir ce que c'est et pour pouvoir dire " j'ai lu James Ellroy ". Mais au moins, les gens le lisent. Et ça, il y a vingt ou trente ans, ce n'était pas forcément le cas. Maintenant, quand il vient en France, il passe sur Canal +, il y a un côté vedettariat, qui fait que tout le monde peut le voir. Ça fait beaucoup pour le policier. Canal + a fort poussé les ventes.

Que recherchent les personnes qui viennent régulièrement dans la librairie ?

En général, je fonctionne comme ça, les gens me disent leurs trois auteurs préférés. En général les auteurs écrivent un livre par an, la mine s'épuise assez facilement. Donc ils me disent leurs trois auteurs et j'essaie de trouver des auteurs dans la même veine. Je vous disais, le policier est fort différent. Il y a beaucoup de gens qui rentrent ici et me demandent simplement " un bon polar ". Ca je ne peux pas leur vendre. Je dois savoir ce qu'ils ont envie de lire, ce qu'ils entendent par " un bon polar ".

Est-ce que les personnes restent dans le même style ou aiment - elles différents styles ?

La plupart reste dans le même style. Il n'y en a pas beaucoup qui sont éclectiques. Il y en a qui aiment simplement les bouquins " bien écrits ", peu importe l'intrigue ou les références.

Il y aurait donc des genres qui correspondraient à des types de personnes...

Pour moi, il n'y a pas de polar " en général ", quand je pense à " polar ", la première question c'est " quel polar " ? Parce qu'il y a plein de polars différents. Je ne lis pas que les choses que j'aime bien, malheureusement. Le polar est très riche. J'ai des clients qui me disent " j'en ai marre de lire des trucs de tueurs en série ", conseillez-moi autre chose. Il y a moyen de conseiller des livres qui ressemblent un petit peu. Ça permet de passer vers autre chose.

La lecture du polar est-elle liée à l'appartenance sociale ?

C'est totalement diversifié. J'ai vraiment des SDF comme clients, et des gros bourgeois aussi. Ce qu'il y a en commun, c'est l'amour de la lecture, tout simplement, le plaisir dans la lecture.

Le fait que le polar se diversifie, cela n'amène-t-il pas de nouveaux publics ?

Je crois que cela contribue à l'élargissement du public,

au fait qu'il sera toujours diversifié. Le polar est fort vivant. D'autres vont dire qu'il tourne en rond, moi je préfère dire qu'il est vivant. Il y a toujours des nouveaux lecteurs qui arrivent et dans tous les domaines.

Pour vous, quels sont les ingrédients d'un bon polar ? Qu'est-ce qui fait que " ça prend " ?

Il faut une bonne écriture, il faut une écriture qui accroche dès le départ. C'est l'ambiance, l'écriture. Oui, pour moi, la référence en roman policier, ce sont les Philip Marlowe de Raymond Chandler qui sont totalement basés sur l'ambiance. On suit toujours le même privé, Philip Marlowe, qui est totalement désabusé, qui picole un peu trop... C'est caricatural parce que ça a été exploité des millions de fois. Mais l'écriture transcende toute l'histoire, l'histoire est secondaire. Elle sert de prétexte au récit. Il y a un univers. Pour moi, il doit y avoir une petite musique dans le texte. Et la petite musique doit accrocher dès le départ.

Il y a des univers typiques ou chaque auteur a son univers ?

Il y a des imitateurs. Raymond Chandler a plein d'imitateurs. Maintenant moins, parce que le principe du détective privé est passé au second plan. On s'est rendu compte que c'était très américain et que le privé en Europe ne peut pas exister à la façon américaine. Maintenant, c'est plus technologique. La filature ne se fait plus avec un imperméable et un stetson au coin de la rue. C'est plus compliqué. Mais il y a des univers... On peut peut-être voir ça comme des ensembles comme à l'école, avec des intersections entre certains ensembles. Il y a " le polar " qui est très très vaste, et puis il y a plein d'ensembles dans le polar qui ne sont pas forcément connectés.

Pour terminer, avez-vous des conseils de lectures pour la saison à venir ?

Il y a un auteur très très bon et un bouquin dont on parle pas mal pour l'instant, et on en parlera jusque la fin de l'année certainement, c'est la série " Millenium ". L'auteur s'appelle Larsson, c'est un suédois, il a sorti trois bouquins. C'est très chouette. Ca se passe actuellement, c'est une construction assez éclatée. C'est le principal intérêt je crois des auteurs nordiques, c'est toujours fort social, axé sur la société, sur les travers, défauts, avantages et qualités de la société. Et franchement, la trilogie Millenium de Larsson, je vous la conseille. Malheureusement, c'est du grand format, ce n'est pas bon marché. Quand ça sortira en Poche, ce sera un best-seller, ça l'est déjà d'ailleurs. Ce sont des titres à rallonge, le premier c'est " Les hommes qui n'aimaient pas les femmes ". C'est chez Acte Sud. C'est vraiment très bon.

**Propos recueillis par Maud VERJUS
Mons, le 24 octobre 2007**

Interview Christian LIBENS, chargé de mission au service de la Promotion des Lettres du ministère de la Communauté française.

24 octobre 2007

Christian Libens, pouvez-vous retracer votre parcours, votre " carrière " dans le polar ?

Je ne suis pas un praticien, sinon d'occasion. J'ai signé des textes policiers au sens large et j'ai signé aussi un roman policier dans la collection " Le Poulpe ". Cette collection a été créée, il y a quelques années, par Jean Bernard Pouy, une des grandes pointures du polar français. Son idée était de créer un personnage et tout un univers autour de lui. La particularité était que lui a écrit le premier et le dernier " Poulpe ", mais il y en a eu plus de 150 ! Entre le premier et le dernier, ce sont des auteurs différents qui ont repris son personnage sous la lecture et le regard de Pouy lui-même.

Ça date de quand ?

Il y a une dizaine d'années. Ça s'est terminé il n'y a pas très longtemps. Le personnage, je pense que c'est symbolique et symptomatique des personnages contemporains en tout cas dans le monde francophone, avait une particularité très assumée par Pouy et forcément reprise par les différents auteurs, c'était d'être de "gauche". Mais un gauchiste qui joue cavalier seul, qui est franc tireur. Il n'a pas de carte d'électeur et pas de numéro de sécurité sociale. Il est électron libre complet et il n'accepte pas le schéma social général. Un engagement anarchiste très marqué, anarchiste d'extrême gauche. Dans le polar, on trouvait aussi des anarchistes de " droite " ou très à droite. Ici " Le Poulpe " c'est le contraire. Voilà ma carrière dans le polar!

C'est comme ça que vous avez commencé ?

Dans le polar oui, mais j'avais déjà publié des tas de livres auparavant ! J'ai publié 25 livres, des romans journalistiques. Mais comme roman policier, c'est sensu stricto le seul roman que j'ai commis. Ce qui ne m'empêche pas d'aimer beaucoup et de bien connaître, je crois, mais ce dont je suis lecteur c'est du roman français, francophone, belge et français. Je passe pour un spécialiste de Simenon ce que je ne suis pas vraiment. Je crois que je suis plutôt un vulgarisateur de l'œuvre de Simenon. Je ne connais pas par contre les polars anglo-saxons. Ça ne m'intéresse pas. Sauf les classiques. De toute façon, ce polar n'est guère représentatif d'une réalité sociale, c'est la " detective novel " qui est tout l'inverse du polar. Par contre, je crois que Simenon est strictement révélateur de la société occidentale du XXème siècle. Tout comme la Série noire française a été pas mal révélatrice de son temps, y compris des parodies de polars français. " Le Poulpe " est en quelque sorte une parodie. Là il y a aussi une réalité sociale occidentale. Pascale Fonteneau en a fait un aussi, on est quatre belges à en avoir fait un, ou quatre groupes de belges.

Pourriez-vous replacer le polar dans son contexte historique et politique en Belgique ? Cela a débuté avec Simenon ?

Non, il y a eu bien des... Maintenant il fait partie de l'archéologie littéraire populaire. Simenon a vraiment deux œuvres différentes et la dichotomie est très marquée. Il y a le père de Maigret, qui est un roman policier puisque Maigret est un des principaux archétypes des personnages du roman policier. Et puis, il y a l'auteur de ce que certains appellent le " roman dur " ou le " roman roman " qui sont des romans littéraires qui n'ont rien à voir ! " La neige était sale " même s'il y a un meurtre dedans ce n'est pas du tout un roman policier, c'est Dostoïevski au XXème siècle, ou Balzac comme on l'a tant dit à la suite de Gide, cela ne relève pas du genre policier. Maigret ne naît qu'au début des années 30, 30-31 exactement, chez Fayard. Donc, il y avait des romans policiers belges avant.

Pour Patrick Moens¹, le polar n'a réellement existé en Belgique que pendant la guerre...

Oui, ce sont les théoriciens qui disent ça. Mais ce n'est pas vrai, évidemment. Comme tout ce que les théoriciens disent, c'est partiellement vrai mais c'est une simplification ! Il y a des gens qui écrivaient déjà des polars bien avant ! Durant les années 20, il y a la naissance du Masque mais avec déjà des auteurs belges qui ne sont pas Simenon, c'est Steeman. Dans les années trente en Belgique, il y a eu aussi des collections ! C'est bien avant la guerre et avec ce fameux " Jury " de Steeman. Il y avait déjà toute une histoire du polar belge ! Il y a Louis Thomas Jurdan, c'est un auteur très prolifique, belge et liégeois qui a écrit entre autre beaucoup de polars, Antoine Clément Noël. Ces auteurs cumulaient parfois les genres " paraliittéraires ". Dire que le polar est né pendant la guerre n'est pas exact. Pourquoi dit-on cela ? À tort me semble-t-il, c'est parce que dans l'entre-deux-guerre le genre policier va se développer avec pas mal d'auteurs. Pendant la guerre ça change, c'est pour ça qu'on croit parfois que la guerre est le vrai départ. Les livres français ne sont plus distribués en Belgique. Il n'y a plus que le marché national, pour une production nationale. Donc " le Jury " va être présenté d'abord comme un fascicule chez les marchands de journaux, avec Steeman comme rédacteur en chef. C'est l'âge d'or du polar. Pour une raison simple, ce sont les seules choses qui sont proposées au public. Le polar est revenu à la situation d'avant-guerre par la suite, pas comme la bande dessinée qui n'a fait que croître et embellir.

Articulations

Quelles sont les spécificités du polar? Comment le distingue-t-on de la littérature classique ?

Certains polars relèvent de la littérature avec un " L " majuscule. D'autres sont typiques du roman de genre, donc du roman à réflexes, du roman à ficelles ! Moi je n'aime pas faire des distinguos. Au XIXème siècle, quand Alexandre Dumas écrit " Les trois Mousquetaires ", on dit que c'est un roman populaire, un roman de gare. Typiquement les ficelles du roman de genre. Victor Hugo quand il écrit " Les Misérables ", ça c'est un grand romancier ! Avec une part sociale, politique,... C'est vrai, mais avec du recul, on se dit que ce sont deux grands chefs-d'oeuvre!

La Revue Nouvelle faisait état en 1992 du peu d'intérêt que le polar suscitait auprès des institutions littéraires...

Il y a peu d'intérêt en général ! Qu'elle soit de genre ou qu'elle soit connotée " intello ", la plupart des gens ne lisent pas ! Avant le succès d'Harry Potter, on vous aurait dit que le fantastique... Maintenant c'est la mode du fantasy mais il y a 20 ans c'était la science-fiction ! Il y a des phénomènes de mode aussi. Je crois que dans les paralittératures, le roman policier est sans doute un des genres les plus intéressants.

Qu'est-ce qui lui donne cet attrait ?

Très subjectivement,... je ne sais pas, c'est lié aussi aux lectures d'enfance. Quand on est enfant, " Le club des cinq " est déjà une forme d'enquête policière ! Il y a un réflexe pavlovien qui fait que les lectures de l'enfance sont toujours recommencées.

Le roman policier est-il un roman populaire ?

Cela ne l'est plus ! Ce qui est populaire maintenant dans le policier, c'est les séries télé ! Ce que les gens lisaient pendant la guerre, d'abord ils n'avaient pas la télé, en plus ils devaient couper la radio... C'était de la lecture passe-temps. Aujourd'hui, cette fonction sociale est assurée par la télé ou le cinéma qui est souvent un cran au dessus.

Mais avant, c'était le livre ! Toute cette production littéraire très populaire, ces livres " passe-temps " existent encore, comme SAS mais cette fonction là n'est plus nécessaire. C'est en cela que ça a changé. Les romans policiers qui restent sont des pochades, des parodies avec l'exemple du " Poulpe ". Je pense que maintenant, c'est une démarche d'intellectuels, de l'écrire et de le lire. Avant, tous les auteurs de polars n'étaient pas des intellectuels, et les lecteurs sûrement pas. Il y avait un " vrai " public mais ce public maintenant est devant son écran ! En gros, il reste toujours des mordus...



Pourquoi n'y a-t-il pas d'édition de polars en Belgique ?

Il y a toujours eu des tentatives de collections. Actuellement, Philippe Bradfer publie chez Luce Wilquin dans sa collection polar. Il en est à son troisième volume d'une trilogie. Moi j'aime assez bien. Et c'est publié en Belgique. C'est effectivement assez anecdotique! Il ne faut pas se leurrer, la Série noire ne tirait même plus à 8000 exemplaires en France et pays francophones! Ici, le marché est de 4 millions et demi de lecteurs potentiels francophones maximum. Les réalités de la distribution en Belgique sont telles qu'un livre belge ne sera lu qu'en Belgique.

Parce que les gens lisent moins ?

Ou ils lisent autre chose ... Si on parle du roman policier en tant que " lecture passe-temps ", lecture-plaisir, les gens n'attribuent plus ou beaucoup moins cette fonction à la lecture. Il y a la télé! Ils n'ont plus le temps de lire! Si vous leur demandez : " tu as lu ça " ? Ils répondent : " oh, non, je n'ai pas le temps de le lire ". Comme s'ils étaient des stakhanovistes. En réalité, ils sont accrochés à leur écran à leurs moments de loisirs.

Pensez-vous que le polar peut être un moyen de ramener à la lecture ?

Oui, c'est possible! Mais la lecture peut être une finalité en soi! Vous lisez un bon Maigret, ça vaut largement un Camus! Après tout, l'Etranger de Camus, c'est du sous Simenon! D'autres grands spécialistes de la littérature l'ont dit avant moi.

Articulations

Quelle est la place du livre et du roman policier, à l'université et à l'école ?

Mon idée est qu'il n'y a pas de place réservée, c'est normal d'ailleurs. Je sais que dans certaines universités, les paralittératures sont prises en compte en tant que telles. Le policier n'est qu'un genre parmi d'autres genres paralittéraires. Par ailleurs, je pense que le roman policier est assez largement évoqué maintenant. Mais il n'y a pas de systématisation de la démarche en Belgique. Ce n'est pas comme en France, les programmes de littératures ne sont pas aussi figés. Avec la liberté de donner une vraie flexibilité aux profs quand ils sont bons, et le désavantage aussi que quand on est face à un mauvais prof on voit tout et n'importe quoi et surtout n'importe quoi!

Alain Devalck disait que de plus en plus de profs sont intéressés par le polar...²

Dans le polar belge contemporain, il y a Pascale Fonteneau, Nadine Monfils, ce sont les deux principales, il y a en a d'autres, Bradfer notamment. Il y a eu Bruce Mayence, qui a fait des trucs décoiffants! Lui, il avait toutes les caractéristiques de l'auteur de polar à l'ancienne! Il avait été ouvrier boulanger, il a fait de la tôle,... Ça, ce sont des personnages intéressants pour le polar! Il y en a aussi qui exploitent le polar dans le roman jeunesse, ce sont des histoires de jeunes mais ils utilisent les structures du roman policier.

Quelles sont les spécificités du genre policier ?

La spécificité classique c'est le jeu de Cluedo, " Qui, pourquoi, comment ". Vous avez les avatars d'une définition (*): " là où il y a une énigme, là où il y a crime, là où il y a indice et le leurre, là où il y a enquête " et là il y a systématisation. Traditionnellement, le genre commence par l'assassinat. Vous avez les premiers archétypes du détective chez Gaboriau, etc. Là, le patrimoine anglais et américains se dissocient fort! Ce ne sont pas les mêmes ingrédients, ce ne sont pas les mêmes enjeux non plus.

Il y a donc eu un déclin après la guerre...

Oui, le marché était de nouveau ouvert! Dans le roman policier, ce ne sont plus les français qui vont faire concurrence, ce sont les américains. Le roman noir américain va envahir l'Europe et les français seront tout aussi envahis que nous! Le marché économique va imposer de nouveaux auteurs, de nouvelles collections qui seront traduites. Quand la Série noire de Gallimard se développe après la guerre, ce ne sont pas des français qui vont écrire, ce sont des américains! Ce sont ces américains qui vont représenter la modernité du polar.



Les polars permettent-ils d'accéder à une manière différente de voir la société ?

C'est ça qui fait la vraie littérature. C'est ça qui fait le distinguo avec la littérature de genre. Il y a des grands romans dont l'intrigue est policière. Mais tous les romans à intrigue policière ne sont pas de grands romans, c'est sûr.

Le roman policier est-il une littérature vivante, d'après vous ?

Oui, bien sûr! C'est une étiquette, comme toujours! Ça vit, puisqu'on en produit, on en vend, on en lit, ça vit! Je ne connais pas de genre qui ne soit pas vivant! Je ne vois pas de littérature morte! Si, peut-être, la littérature épique, c'est mort! Le roman est assez moderne, ce n'est que depuis le 19ème siècle qu'on écrit de vrais romans au sens d'aujourd'hui.

On dit parfois que c'est une sous littérature...

Ce sont des trucs " d'intellos "! Ce sont des gens qui ne connaissent pas donc ils mettent des étiquettes pour ne pas se perdre. Dans le roman policier, il y a souvent un regard de l'individu sur le collectif.

Et pour le mot de la fin, quels seraient vos conseils de lectures ?

Dans notre service Promotion des Lettres, on publie chaque année des plaquettes de nouvelles dans le cadre de la Fureur de Lire. Nous les mettons à la disposition des biblios, des écoles, des librairies. On les tire en 20 000 exemplaires et on les offre. Il y a Ringelheim ici.

Propos recueillis par Maud VERJUS
Bruxelles, le 24 octobre 2007

1. Faire référence à la page

2. Faire référence à la page

3. Littérature policière en Belgique francophone. Exposition réalisée par le service de la fonction des lettres (ministère de la Communauté française).



Interview Pascale FONTENEAU, " l'auteure "

30 octobre 2007

Pascale Fonteneau, quel est votre parcours, votre " carrière " dans le polar ?

J'ai d'abord commencé par être une lectrice de romans noirs. J'ai beaucoup lu. J'ai fait des études de journalisme. Puis, j'ai travaillé un peu en radio. J'ai fait des chroniques de littérature noire, policière parce que ce sont mes goûts littéraires. Ensuite, j'ai travaillé dans les festivals de cinéma et je me suis rapprochée d'une association dans laquelle était d'ailleurs Patrick Moens et qui s'appelait " Séries B ". Son objectif était vraiment d'étudier et de promouvoir la littérature populaire, en ça y compris la littérature policière. Avec eux j'ai monté plusieurs festivals et parallèlement, j'ai d'abord écrit des nouvelles, et puis des romans. J'ai publié une douzaine de romans noirs, en tout cas catalogués comme tels, dans des collections " noires ", dans Série noire et puis maintenant Le Masque et d'autres collections du même genre. Je crois que mon premier bouquin est sorti en 1992. Depuis, je n'ai pas arrêté d'écrire.

Dans l'écriture d'un polar, il y a un schéma narratif et des codes récurrents. Etes-vous d'accord avec cela ?

Je crois qu'il y a deux écoles, l'école du " roman policier " et l'école du " roman noir ". L'école du roman policier est truffée de codes. C'est le mystère de la chambre close. Il y a des adeptes pour essayer de trouver comment le meurtrier a pu sortir d'un endroit alors qu'il ne pouvait pas en sortir. Je crois que le plaisir de la lecture est aussi de trouver les codes et de les contourner avec les quelques indices que l'on a. Le roman noir n'appartient pas vraiment à cette catégorie là puisque la place de la société et du monde extérieur y sont présents. Il naît aux EU. Il est aussi porteur d'une forme de contestation, et en tout cas d'un regard sur la société. C'est là qu'on a vu apparaître les images des ghettos, des gens ravagés par la guerre du Vietnam. Il y a aussi un courant français qu'on a appelé le néo-polar avec Daeninckx. Ces auteurs ont pris à leur compte cette manière de parler du monde à travers la littérature noire. C'est forcément des trucs de transgression mais c'est forcément aussi des dénonciations du système en place. Par exemple, aux EU sont arrivés des détectives privés. S'ils sont arrivés c'est que la police ne faisait pas son boulot. Moi j'appartiens plutôt à cette veine là qui s'est épanouie à la Série noire alors que l'autre veine s'est plutôt épanouie au Masque, historiquement. Maintenant c'est mélangé. On a une image du roman policier. Ça va faire peur. Il va y avoir du sang. J'ai écrit des romans noirs où il n'y a pas un seul meurtre ! C'est des contestations ou des transgressions mais qui sont différentes. Pour moi, c'est un espace de grande liberté.

C'est un genre qui a grandi et qui est très proche du cinéma. Ils sont nés presque en même temps. Ils ont grandi en même temps. C'est une écriture d'urgence, d'efficacité et d'action. Très peu de longs monologues, de réflexions métaphysiques ou alors il faut que ceux-ci portent l'histoire. Je suis d'abord une observatrice parce que je suis d'abord lectrice. Ensuite, j'ai été actrice parce que je suis devenue auteure. Et puis, j'ai une place très particulière parce que je suis auteure dans des grandes collections : Série noire et Le Masque. Donc, je fais partie du " milieu " depuis longtemps et je l'ai vu évoluer. J'en fais partie mais j'habite Bruxelles. C'est intéressant d'avoir cette vision à la fois proche et à distance, du fait d'habiter ici. Ce n'était pas un plan de carrière mais à l'arrivée c'est très bien!

On peut donc dire qu'il y a deux genres ? Le roman à énigme et le roman noir ?

Oui, tout à fait. De façon caricaturale, ce sont deux genres différents dont même la finalité est différente puisqu'à la fin du roman à énigme, la morale est sauve. En général, avec tous les indices, on retrouve le coupable. Quelque part, des grandes notions telles que le bien et le mal sont rétablies. Alors que dans le roman noir, tout ça est beaucoup plus mêlé. On se rend compte que le salopard de l'histoire c'était le flic qui n'a pas fait son boulot ou le juge qui a fermé les yeux, ou le détective privé qui s'en est mis plein les foulles et a réglé ses propres affaires au détriment des affaires pour lesquelles il était engagé... Au bout, il y a une " morale " mais ce n'est pas forcément celle à laquelle on s'attend. Pour moi, ce sont des livres qui parlent de la vie, comment ça fonctionne dans le monde. C'est aussi une littérature qui est portée par un langage contemporain. Les histoires de romans noirs sont relativement datées. On y parle d'un monde figé à un moment donné. Le patron de la Série noire disait que si un extra-terrestre arrivait un jour sur la terre, et qu'il lisait les 50 ans de la Série noire, il aurait une bonne idée du monde, de comment ça fonctionne mais aussi du langage. L'écriture est très perméable au langage d'aujourd'hui.

Le roman noir est plus sociologique finalement...

Oui, oui, c'est plus sociologique mais ce ne sont pas des études journalistiques. Ce sont des gens qui voient le monde et qui ont envie d'en parler. Les auteurs de romans noirs sont souvent d'anciens journalistes, des éducateurs, ou des universitaires, qui ont vu des choses et qui ont envie d'en parler. Ça, c'était jusqu'à il y a une dizaine d'années. Et puis il y a eu quelques gros coups éditoriaux dans ce secteur et toutes les maisons d'édition se sont mises à faire du polar.



Articulations

Le roman à énigme et le roman noir correspondent-ils à des époques ?

Ils ont existé en même temps, même si le roman à énigme est un peu plus ancien. Le roman noir est né aux EU un peu plus tard, mais bon, c'est l'immédiate avant-guerre pour les EU et c'est arrivé en France dans l'immédiate après-guerre. La Série noire a été fondée en 1946, chez Gallimard et les premiers textes étaient tous d'auteurs américains. C'est seulement dans les années 70 que sont arrivés des auteurs français qui se revendiquaient comme tels et dont les thèmes étaient français, ce n'était pas du copiage d'américains. Ces auteurs arrivés à ce moment là à la Série noire, début des années 70, étaient souvent des personnes qui ont beaucoup milité en 68 et qui, déçus par l'aboutissement, ont investi dans le roman noir pour dire des choses qu'ils n'avaient pas réussi à dire autrement.

Le roman noir est devenu un canal pour exprimer des enjeux de société et des tensions...

Oui... Historiquement, c'était sa particularité. C'est un peu schématique mais moi je me sens héritière de ce passé là. Mais je ne suis pas sûre que ceux qui écrivent aujourd'hui du roman noir se sentent... C'est plutôt pour écrire des romans! Voila, je vais me mettre dans cette case là plutôt qu'ailleurs. C'est aussi le reflet du monde d'aujourd'hui qui est plus individualiste et moins utopique et collectiviste. Je n'ai pas de regret.

Dans les premiers grands noms du roman noir, est-ce plutôt des personnes de "gauche" ?

L'image qu'a toujours eu le roman noir est d'être un roman de "gauche", parce qu'il s'agissait de romans d'agitation, de transgression, de dénonciation. Mais les deux grands piliers du roman noir français que sont A.D.G et Manchette, l'un était vraiment de "gauche" et l'autre vraiment de "droite". Schématiquement, c'est vrai que les gens qui ont envie de dire "contre" et qui le font par le biais de la littérature sont plutôt des personnes qui ont des idées de "gauche". Aujourd'hui ou il y a cinq ans, les grosses têtes du roman policier c'est James Ellroy qui est clairement pour la peine de mort et Maurice G. Dantec qui n'est pas non plus de "gauche". Ce qui est sûr, c'est que ce sont des auteurs qui voulaient dire des choses, dénoncer. Autre caractéristique, dans le roman à énigme, il y a beaucoup de femmes. C'est Agatha Christie, Patricia Cornwell, Smith, Ruth Rendell. Du côté du roman noir, ce sont plutôt des hommes. Quand je suis arrivée à la Série noire en 1992, celle-ci avait 49 ans et j'étais la 50ème femme toutes nationalités confondues. J'ai participé à 3900 débats sur la question de savoir pourquoi il y a peu de femmes. Je pense que c'est une littérature qui a aussi véhiculé des clichés masculins: la poursuite, la violence, etc. Les femmes sont violentes aussi mais nous avons une manière différente de régler nos histoires par rapport aux hommes.

Quelles sont les grandes différences entre la littérature "classique" et la littérature policière? Est-ce intéressant de les différencier ?

C'est une grande question. D'abord, elles ont été différenciées parce qu'on disait que la littérature policière était "mal" écrite à la différence des autres qui étaient "bien" écrites. A une certaine époque, ce n'était pas faux. La littérature policière a fait pendant un moment ce qu'a fait la télé, tirer 8 titres par mois en 30 000 exemplaires, parce que c'était vraiment une littérature de délasserment. C'était l'efficacité, l'histoire, ça bougeait, comme certains films qu'on voit aujourd'hui. Ça s'est ensuite modifié parce qu'il y a eu moins de tirages, et moins de lecteurs. Donc au niveau de la qualité d'écriture, cela ne s'explique plus trop. C'est ça le grand cliché. On disait "c'est écrit comme un polar". C'était une différence voire un reproche fait aux romans policiers. Ça n'a plus lieu d'être. Maintenant, on a tendance à dire "tout ça c'est quand même de la littérature". Une des caractéristiques de la littérature noire, c'est qu'on a un devoir d'efficacité. Prenez le lecteur, il commence à lire, il ne peut pas vous lâcher jusqu'à la fin. Ce qui n'est pas toujours le cas en littérature blanche. C'est un contrat, quand quelqu'un lit votre bouquin, il ne faut pas lui faire le coup de la poésie chinoise! Avant, c'était aussi la psychologie des personnages dans le roman policier. Mais il y a la psychologie des personnages partout maintenant. Je lis plein de choses et quand j'ouvre une bonne Série noire, j'ai l'impression de rentrer chez moi! J'ai l'impression de retrouver des codes qui me sont familiers, c'est un peu comme la musique. Le problème c'est que quand on commence à donner des caractéristiques, on enferme et puis on trouve toujours quelqu'un qui n'est pas d'accord. Ça induit une forme de hiérarchie de dire "la littérature c'est bien", "le roman noir c'est pas bien",...

Le roman policier est-il un roman populaire ?

Ça aussi c'est un peu brouillé. C'est sûr qu'avant, on disait qu'on se cachait pour lire une Série noire, on la lisait dans Le Monde. Je ne sais pas. C'est de la lecture. Est-ce que la lecture est populaire? Je crois que de tous les genres, c'est sûrement le roman policier qui est le plus populaire. Je me dis que je suis contente de faire partie de la littérature populaire surtout si cela suppose qu'existe une littérature impopulaire. La caractéristique d'un roman noir est qu'il se lit facilement. C'est ce qu'on dit. Quand on lit des bouquins très ardues, on dit parfois que "ça se lit comme un polar". Ce n'est pas pour ça que ça s'écrit facilement. Pour moi, une littérature populaire est une littérature qui s'adresse à tout le monde. N'importe qui peut rentrer dans cette littérature là. En fonction de votre culture, vous allez voir les différentes couches. Il y a disons cinq couches: ceux qui lisent moins, qui ont moins de culture et de références verront juste le premier degré, d'autres goûteront au deuxième, au troisième, ou au quatrième. Je préfère cette littérature là que la littérature fer-



Articulations

mée dans laquelle il faut avoir des codes pour rentrer : où le vocabulaire est inaccessible à la plupart des gens, où la forme est ardue. Ce qui est pénible, c'est que soit les gens ont un langage tellement étendu qu'ils n'utilisent qu'une petite part dont ils savent qu'ils sont les seuls détenteurs, ou alors une autre catégorie de gens qui ont 300 mots de vocabulaire et qui se démerdent avec ça ! Ces gens là n'ont pas accès à toute une partie de la société. Moi j'écris des livres qui, j'espère, sont accessibles tout de suite !

Le roman populaire est-il encore populaire ?

D'où ma question, est-ce que la lecture est encore populaire... ? Ou est-ce uniquement la télévision ? Je crois qu'aujourd'hui, on pleure beaucoup sur la lecture. Mais, on lit autant qu'au 19ème siècle, on ne lisait pas beaucoup non plus! La différence c'est qu'aujourd'hui, le phénomène de "starification" fait qu'on lit autant mais moins de livres. Tous les gens lisent les mêmes bouquins, c'est ça qui est malheureux. On a perdu la curiosité et les canaux d'informations parallèles: les cercles, les revues. Maintenant, les seuls canaux littéraires sont la télévision, les grands journaux... Prenez Le Soir Livre, Le Monde Livre, le Magazine Littéraire, ils parlent tous des mêmes bouquins! Ça veut dire que sur une saison littéraire, il y a 50 bouquins qui fonctionnent. Et les autres? De mêmes, il y a des auteurs dont on a entendu parlé et dont on n'entend plus jamais parler après! C'est ça qui me dérange. C'est une dérive contemporaine. Mais il y a des poches de résistance. Le polar notamment, parce que le polar n'a jamais eu accès à ces grands plateaux de promotion. Enfin, rarement. Les lecteurs de polars sont des gens curieux, qui ont d'autres cercles d'information, qui se déplacent, qui fouillent, qui regardent, etc. Je ne veux pas réformer le monde, par contre, j'aime le regarder. Je suis pleine d'empathie, parce que lorsque j'écris des histoires, je parle de gens qui sont tous un peu comme nous, qui nous ressemblent! Historiquement, dans le roman policier, il y a des super héros, des détectives privés. Même s'ils buvaient trop, qu'ils avaient des chats et qu'ils étaient divorcés, ils succombaient à leur secrétaire. Je raconte ça plutôt que des histoires où on attaque le pouvoir. Du pouvoir, je connais juste ce que je vois! Je n'ai pas de solution à proposer. Je ne peux pas dire "allons par là", au contraire, je raconte souvent des histoires de gens qui croient avoir une solution et puis qui se pètent la gueule!

Peut-on dire que la littérature policière est un genre mineur ?

Ce sont des choses qu'on entend par rapport à ce cliché du roman policier mal écrit. Ça renvoie à de vieilles histoires.

Aujourd'hui, tout ça a quand même évolué. Certains bouquins de ce qu'on appelle "la littérature" sont écrits avec les pieds. Il y a quand même des gens (parfois beaucoup même) qui les achètent et qui (parfois) les lisent. L'important, c'est surtout de lire et d'y prendre du plaisir, je n'aime pas trop les classements. Dire que c'est un genre mineur ? Simenon faisait partie d'un genre qualifié de roman policier, peut-on dire que Simenon est un auteur mineur? Je crois que ce sont des écrivains, qu'ils soient de la littérature blanche ou noire, certains tomberont dans l'oubli littéraire et d'autres resteront! La littérature a un rôle de distraction intelligente à la différence de la télé qui est de la consommation un peu "bêtifiante". On s'assied devant, on consomme des images, point barre. La littérature, c'est différent, il faut faire un effort. Chacun a son rôle à tenir. C'est comme dire que les médecins qui soignent les pieds sont mineurs par rapport à ceux qui soignent la tête. On a besoin de tout! Je suis contente de distraire les gens quand ils sont à l'hosto, plutôt que de leur refiler un mal de crâne parce qu'ils n'ont pas compris une phrase! De l'autre côté, je suis reconnaissante à ceux qui écrivent des choses compliquées. Ils remplissent leur mission. J'essaie de faire au mieux ce que je fais : écrire des histoires, les écrire proprement, ne pas me foutre de la gueule de ceux qui vont les lire.

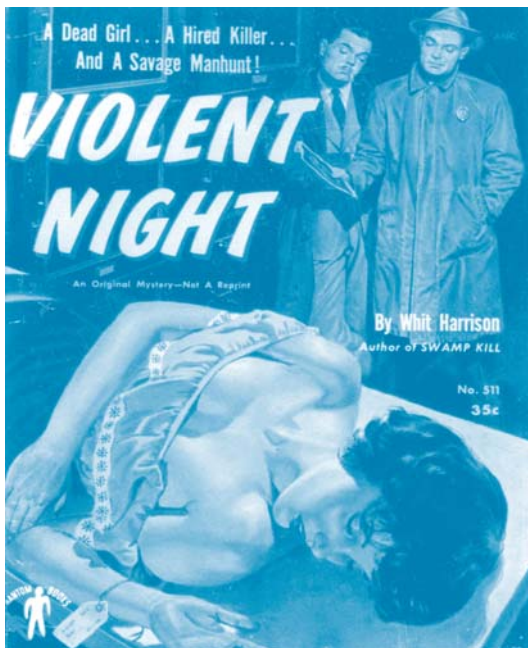
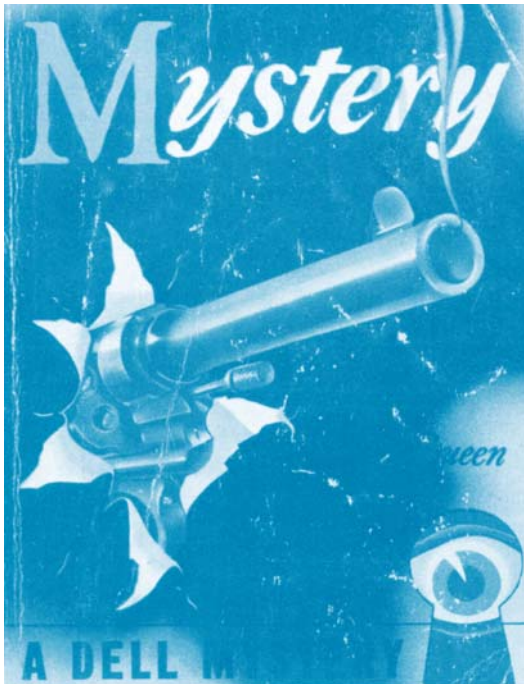
Ya-t-il un côté subversif dans le roman policier ?

Je pense qu'on ne peut pas écrire du roman policier si on ne sait pas regarder le monde, si on ne l'a pas regardé, si on ne s'y est pas frotté, et si on n'est pas un peu "contre". Ce n'est pas tellement "subversif" parce que la subversion ça voudrait dire que l'on a un objectif. Je n'écris pas des romans noirs pour faire la révolution! J'écris parce que je suis "contre". On me dit quelque chose, d'emblée je suis contre. En tout cas, j'essaie de tourner autour. Je n'ai pas envie d'avalier n'importe quoi.

En 1992, la Revue Nouvelle a écrit un dossier sur le polar qui faisait état du peu d'intérêt des institutions littéraires pour le polar. Qu'en pensez-vous ?

Oui, et non. Oui, ça dépend aussi par rapport à la France ou à la Belgique. En Belgique, l'âge d'or du roman policier, ce fut Stanislas André Steeman et Marabout. C'est normal qu'ici on s'intéresse plutôt à Stanislas André Steeman et Simenon, puisque ce sont les deux grands auteurs belges. Il y a quelques lieux (universités et institutions) où on les étudie. On étudie moins le roman noir qui est un phénomène plus français. Ceci dit, certains profs s'intéressent au genre et l'étudient, soit sous l'angle littéraire, soit sous l'angle "politique". Les instances s'intéressent souvent à ce dont on parle, à ce qu'on voit dans les journaux, à la littérature qui est au balcon. La littérature noire n'est pas au balcon, tout comme les

Articulations



mangas, le rock'n roll ou le rap. Donc, ils ne s'y intéressent pas. On s'intéresse maintenant au rap, mais ça fait quand même des années! Il y a un décalage entre les lecteurs et les institutions...

C'est une question de visibilité...

C'est une question de visibilité, d'intérêt, et puis ceux qui sont dans ces institutions, je ne sais pas ce qu'ils lisent... J'ai l'impression que la littérature noire est une littérature " prolétaire ". Les auteurs sont souvent des gens qui connaissent le réel, qui ont deux jambes, qui ont observé le monde. La Belgique a un rapport beaucoup plus " bourgeois " avec la littérature. Il y a eu des mouvements sociaux mais qui n'ont pas forcément donné une littérature. Il n'y a pas de statut ici pour les auteurs parce que les auteurs ont tous un autre statut par ailleurs. Je pense que c'est une des explications. On ne peut pas dire que les auteurs noirs soient des pauvres prolétaires mais ce sont en tout cas des gens qui connaissent la vie et qui veulent en parler.

Pour terminer, avez-vous des titres ou des auteurs à nous conseiller ?

J'ai du mal à faire ce que je reproche aux journaux, " lisez ça ", ou... La Série noire a changé, elle ne ressemble plus à ce qu'elle a été. Mais allez fouiller les anciens, allez vous jeter dedans! Je me suis nourrie de ça! Sinon, dans les contemporains, j'ai plus de mal... En plus je les connais... J'ai plus de mal parce qu'ils ont leurs genres. Avant, on pouvait faire confiance aux collections, maintenant ça aussi ça a changé. Il y a aussi des sites de littérature!

Lesquels ? Avez-vous des références ?

Il faut aller dans les librairies spécialisées ou taper " polar " sur un moteur de recherche et fouiller! Il faut apprendre à découvrir ce qu'on a envie de lire soi-même! Il faut essayer!

Il y a des sites internet de référence ?

Pas tellement de référence mais il y en a plusieurs. Il y a plein de sites.

Il va y avoir un festival au mois de février ?

C'est ça, un festival " Total Polar ", c'est un festival de rencontres. On fait venir des auteurs pour que les lecteurs les rencontrent ou les découvrent. C'est au mois de février, à la Maison du Livre, le 24. Il y a aussi un concours de nouvelles policières de la RTBF, sur la première. Chaque dimanche soir, à 23h, ils diffusent une nouvelle policière. Dominique Vasteel qui fait la sélection est très éclectique dans ses choix. On peut donc découvrir un auteur. C'est la 17ème année. On reçoit chaque année à peu près 200 textes et on en choisit 15 qui sont diffusés sur antenne et trois qui reçoivent de l'argent.

Propos recueillis par Maud VERJUS
Bruxelles, le 30 octobre 2007

Du Roman à l'Histoire

Conclusions par Chantal DRICOT, licenciée en sciences-politiques, amoureuse des livres en général et du polar américain en particulier.

Pourquoi ? " Parce qu'il fait la part belle au genre humain. "

Dans quelle mesure le roman policier se fait-il le reflet de la réalité sociale, politique et économique de son époque ? Dans quelle mesure cette littérature porte-t-elle, au travers du récit, des personnages et de leur environnement, un regard sur son temps, un regard sur l'Histoire, et fait-elle apparaître, en transparence, les valeurs, les préoccupations ou les aspirations collectives propres à son contexte ?

La période de l'entre-deux-guerres est à cet égard particulièrement représentative. D'une part parce les systèmes politiques et économiques occidentaux font face à des remises en cause et à des bouleversements décisifs ; d'autre part parce qu'en même temps qu'elle est communément reconnue comme l'âge d'or du roman policier, cette période est aussi celle où s'opère la "bicéphalisation" du genre. En effet, le roman policier classique (d'inspiration principalement britannique) et le roman noir américain s'ils naissent tous deux au lendemain de la 1^{ère} guerre mondiale, vont se développer sur des bases radicalement antagonistes et peuvent être interprétés chacun dans leur genre comme une réaction culturelle face à la transformation des conditions historiques.

Un meurtre de salon

De ce point de vue, le roman policier classique semble bien traduire l'inquiétude de la bourgeoisie pour laquelle les bouleversements économiques et sociaux issus de la guerre (instauration du suffrage universel, montée en puissance des revendications ouvrières et risque de diffusion des idées bolchéviques) remettent en cause la stabilité et la prépondérance de son statut. Ainsi, puisqu'il manifeste la nostalgie d'une classe sociale qui s'estime déchuë ou menacée, il s'attache à évoquer le paradis perdu plutôt qu'à refléter la réalité. Dans cette perspective, il a le souci constant d'opérer une représentation minimale de la vie réelle et d'exercer une distanciation entre l'univers représenté et la réalité sociale propre à l'époque dans laquelle il se situe. Cette préoccupation s'observe à la fois dans la description du héros et de son milieu, dans le traitement du crime et de la violence et enfin dans le langage utilisé tout au long du récit.

Le héros tout d'abord se distingue par sa nécessaire appartenance à une classe sociale dominante. Aristocrate ou bourgeois fortuné, il se reconnaît aux raffinements de ses goûts, à la civilité de son comportement et à l'élégance voire la préciosité de son discours. Un cadre de vie fait de confort et de luxe et un environnement ordonné l'aident à supprimer l'imprévu et à fuir la promiscuité de ses semblables. Pur esprit pétri de logique et de rationalité, ses facultés intellectuelles hors du commun le rangent d'emblée dans le groupe des infailibles et l'affectent d'un complexe de supériorité qui convient à sa classe. Tout au plus, consent-il à rompre son isolement quand il s'agit de mettre ses qualités de détective dilettante au service d'une police déconcertée ou d'un ami que tout accuse.

Le lieu de l'énigme, est dans le roman classique, parfaitement circonscrit, hermétiquement clos aux immixtions du monde bouillonnant ; le décor y est cosu, le climat feutré et les personnages s'y déplacent avec une aisance presque fantomatique. L'univers urbain, ses bruits et son effervescence sont ainsi soigneusement écartés.

Dans cet environnement ouaté, le crime n'éclate pas, il implose. Les armes à action différée sont préférées parce qu'elles permettent de dissimuler l'exacte portée de la destruction physique. Et le cadavre, affreusement déplacé, comme lorsqu'un chien salit le tapis du salon, est prestement évacué. C'est d'ailleurs là que réside un paradoxe important du roman policier classique qui d'une part, par la nature de son intrigue, doit susciter l'effroi du lecteur par un meurtre troublant et inexpliqué et qui d'autre part, s'oblige par souci de bienséance, à évacuer la souffrance physique et émotionnelle pour ne retenir que le problème mathématique et rationnel posé. La violence n'est plus dans ce cas un processus mais une constatation passive.

L'écriture propre à ce roman répond à la même nécessité. Elle doit décrire avec sobriété et discrétion. Elle doit suggérer, murmurer. Elle contribue aussi à styliser l'émotion, à la rendre décente. Du reste, le ton compassé et hautain en même temps qu'il rappelle l'origine honorable des personnages et l'aisance de leur milieu, valorise les brillantes capacités d'analyse du détective et contribue également à entretenir la distanciation entre la réalité et l'univers représenté.

Une seule Histoire possible

Mais au-delà de cette distanciation, le roman policier classique, fournit sa propre vision de l'Histoire. En effet, par sa structure, son cheminement et son aboutissement, il entend opérer une restauration de l'ordre. La solution de l'énigme vient rétablir un équilibre social que le meurtre avait temporairement rompu. L'enquête, après des perturbations irrationnelles réaffirme la primauté de la raison. L'effroi, provoqué par le meurtre incongru, compromet le sens commun en même temps qu'il le révèle et la règle morale de base n'est mise en jeu que pour se retrouver valorisée.

De plus, le crime en répondant à des motivations strictement individuelles, renvoie à une culpabilité unique, dissociée du corps social. La marginalisation du coupable révèle aussi une volonté de polarisation manichéenne des comportements ; la violence en étant du ressort exclusif d'un criminel isolé exonère le reste de la société de toute capacité agressive. La violence, considérée du seul point de vue psychologique, n'a plus de portée sociologique et ne peut pas être une donnée inhérente aux rapports sociaux.

De ce point de vue, il faut également voir dans le roman policier classique une fonction sécurisante et moralisatrice. Les forces vives d'une classe sociale qui s'estimait discréditée se sont mobi-



Articulations

lisées et un héros omniscient, issu du même rang, a été chargé de préserver les valeurs communes en démasquant l'intrus. La punition fait alors figure d'acte collectif d'épuration. Refusant de donner le spectacle de sa corruption, le milieu social, uni, fixera lui-même la sentence, le suicide et l'exil ayant la préférence puisqu'il s'agit de ne pas mêler des institutions que l'on devine hostiles. Privilégier le détective amateur, membre du même groupe social, au dépend de la police officielle, répond d'ailleurs au même souci. Un héros dont l'apprentissage est achevé, un univers isolé et fermé aux influences extérieures, un cheminement du discours infailible et non de l'action, sont les caractéristiques d'un récit qui proclame une Histoire statique. En effet, quand le roman policier classique représente une catégorie socialement privilégiée dans un univers socialement univoque, quand il se ferme aux éléments d'altérité et de pluralité nécessairement contenus dans un contexte historique général, c'est pour mieux certifier le caractère absolu et unique de l'Histoire particulière qu'il nous conte, c'est pour mieux assurer que l'Histoire donnée est la seule Histoire possible.

La mort d'un mythe

Le roman noir américain, pour sa part, extériorise les craintes suscitées par la contradiction des principes fondateurs de la société américaine mais à la différence du roman classique, cette inquiétude se traduit en plongeant le récit au cœur des réalités sociales, économiques et politiques.

Dans l'entre-deux-guerres, la nation américaine voit le mythe fondateur de la frontière s'achever. La frontière, dans son sens américain, c'est le front de peuplement qui progresse vers le Pacifique. Symbole des ressources inépuisables de l'Amérique, de la civilisation pastorale idyllique, terre à qui veut la prendre, où l'utopie peut se réaliser, la frontière était tout à la fois le fondement de l'égalité sociale théorique de cette nouvelle démocratie et le complément indispensable du libéralisme économique. Elle offrait à ses nouveaux occupants la liberté d'entreprendre, de construire et bien sûr de s'enrichir. Bien que concurrents, les intérêts individuels pouvaient s'y développer harmonieusement.

Dans l'entre-deux-guerres, la prairie est perdue et les principes fondateurs qui s'appuyaient sur elle sont battus en brèche. Les notions de libéralisme concurrentiel et de liberté d'entreprendre sont niées par la concentration de l'économie et par une tendance monopolistique sans cesse croissante. Ce mouvement est à ce point important qu'il est absorbé également par la criminalité organisée qui intègre les caractéristiques du capitalisme américain jusqu'à en devenir le double négatif. Sous l'effet conjugué de la concentration économique, de l'urbanisation accélérée et du développement de la criminalité organisée, le système politique, auquel la pureté de ses institutions conférait un caractère universaliste, ce système est lui aussi mis à mal par la corruption généralisée du personnel politique qui le représente. Avec la grande crise enfin, c'est le principe même de l'égalité sociale théorique qui est remis en cause. Le rêve américain s'avère cauchemardesque par la lutte implacable qu'il suppose et par le nombre de victimes qu'il implique. Les notions d'égalité des chances et d'ascension sociale sont rendues caduques. Pour parvenir à la réussite, il est parfois nécessaire de passer par d'autres voies que celles préconisées par l'éthique puritaine.

Le crime à l'américaine

Avec le roman noir américain, le récit policier s'encaille, il s'enfièvre, il joue la démesure et l'outrance au quotidien ; il se rapproche des gens, il tente d'en cerner les envies déraisonnées, les passions immodérées, monstrueuses parfois. Et parce qu'il se fait dur et désabusé, parce qu'il observe froidement les souffrances, qu'il décrit cyniquement le malaise ambiant, il apparaît comme une représentation allégorique de la société américaine.

Cela s'exprime d'abord dans la personne du héros qui quitte le régime du dilettantisme et de la gratuité pour devenir un professionnel de l'enquête, un travailleur besogneux, rémunéré pour descendre dans l'arène. Mener l'enquête signifie pour lui agir sur les êtres et les choses, provoquer les événements pour éviter de les subir. La progression n'est ici plus commandée par le raisonnement mais par l'action, par les coups donnés ou encaissés.

Devenu personnage agissant, le héros du roman noir voit son statut se modifier radicalement. Il doit désormais être capable de violence pour affronter une faune trouble dans un univers désordonné ; cette violence semble même être une condition indispensable à sa survie. De la même manière, la rudesse dont il fait preuve dans ses rapports sociaux, répond à un souci d'autoprotection et d'efficacité.

En conséquence, son attitude active et dynamique le rend vulnérable ; il s'expose à l'erreur d'abord, à la violence de ses adversaires ensuite. Son appartement et son bureau deviennent des endroits non protégés du monde extérieur et soulignent son statut d'anonyme autant que le mal-être et la lassitude qui imprègnent faits et gestes.

Cette fatigue mentale inhérente au personnage prend son origine à la fois dans sa lucidité et dans son ambiguïté. Plongé au cœur du réel toujours complexe, il occupe une position intermédiaire entre univers policier et univers criminel, il emprunte ses méthodes à l'un et à l'autre et ce faisant, conteste toute vision manichéenne du système dans lequel il se meut. Paradoxalement, cette ambiguïté des moyens lui sert à appliquer un code éthique intransigeant, un idéal immuable bien qu'utopique puisqu'il consiste à vouloir éradiquer la corruption généralisée et à tenter de s'en préserver. Solitude et lassitude naissent de cette intrusion dans des milieux auxquels il reste finalement étranger et de l'inadéquation entre les valeurs qu'il défend et celles en vigueur dans l'environnement où il opère.

Justement, avec le roman noir, le cadre spatial de l'intrigue rejoint l'espace trouble et foisonnant de la grande cité. La ville devient ici un personnage à part entière, elle confère au récit une dynamique supplémentaire, en réglant les errances et les affrontements des personnages, en imposant un rythme spécifique aux déambulations du héros.

Elle assume le rôle contradictoire de mère nourricière d'une faune disparate et celui de pousse au crime par les convoitises qu'elle suscite. Elle est un lieu de culture hybride qui révèle les antagonismes, cristallise les passions et déchaîne les conflits.

La violence au naturel

Crime et violence prennent ainsi dans le roman noir une portée sociologique. Devenus parties intégrantes du corps social, ils semblent même à certains égards, directement produits par les



valeurs dominantes, directement générés par la recherche collective de profit et de pouvoir. Instrument extra-légal de la réussite ou moyen de la simple survie, le crime constitue dans tous les cas un palliatif efficace aux déficiences du self-made man et de l'ascension sociale rapide.

La violence, est donc, partout présente ; elle s'insinue dans le langage des protagonistes, elle afflue dans leurs actions, et le décor lui-même en est imprégné. Quotidienne, elle se normalise et les crimes eux-mêmes sont ravalés, par leur nombre, au rang d'incidents.

Et pour souligner le caractère arbitraire et oppressif des scènes brutales, le roman noir en donne une description presque naturaliste. Au lecteur qu'il veut heurter, il n'épargne rien. Du tracé d'une balle à son impact sur le corps, de la trajectoire d'un couteau au bruit mat d'un poing qui s'écrase sur un visage, le roman noir n'entend rien omettre. Au lieu de camoufler les conséquences de l'acte brutal, le roman noir photographie la violence et cliché après cliché détaille ses mécanismes comme pour en faire ressortir toute la sauvagerie.

Au service du réalisme, il y a aussi bien sûr l'écriture propre au roman noir ; une écriture objective qui ressemble à une musique née de l'environnement ; une écriture rapide et syncopée qui va aussi vite que le monde qu'elle décrit et qui parvient, en collant au rythme de l'action, à rendre un sentiment d'urgence et d'oppression, à communiquer la dureté du monde et la rudesse du climat. Evidemment, il n'est plus question ici de restaurer un quelconque équilibre social, l'univers représenté est imprévisible et dangereux, dominé par les antagonismes, les luttes et les ambiguïtés. Le récit se conclut d'ailleurs généralement sur un constat de responsabilités fragmentées et de culpabilités diffuses. Généralisée, la corruption est impossible à endiguer et le héros, marginalisé et désabusé ne pourra parvenir à autre chose qu'à une solution partielle. Mais ce héros inachevé, ce héros en train de se faire, gagne en retour deux prérogatives essentielles. Personnage agissant, il obtient à la fois la capacité de conduire le récit et de modifier son cheminement et celle de construire et de préserver son autonomie. Il acquiert une capacité à agir sur l'Histoire au lieu de la subir. Parallèlement, dans la mesure où elle peut être modifiée, l'Histoire perd ici son caractère unique et immuable. Cela aurait pu se terminer autrement ; voilà ce qu'on se dit en refermant un roman noir. A la fin du récit, ce que le lecteur retient, c'est la diversité des solutions envisagées mais aussi le caractère aléatoire et ambigu de celle retenue. L'espace d'un récit, la trouble réalité d'une société pleine de tensions et de contradictions a été mise en lumière. En se clôturant, le roman noir ne clarifie rien. Simplement, une autre réalité, forcément désordonnée et précaire, est apparue.

Un double inversé

On le voit, roman noir et roman policier classique relèvent de procédés et de sensibilités à ce point éloignées, qu'ils apparaissent à bien des égards comme des doubles inversés.

Pourtant, au-delà de cet écart, ces récits présentent aussi des similitudes. Historiquement ancrés, ils traduisent l'un et l'autre la nostalgie d'une époque révolue. C'est également l'expression de ces préoccupations qui permet à ce type de littérature, parfois stigmatisée comme éphémère et superficielle, de transcender sa valeur de distraction. A n'en pas douter, cela vaut aussi pour le roman noir d'aujourd'hui.

Chantal DRICOT

Indications bibliographiques :

- Arnaud, N., Lacassin, F., et Tortel, J., Entretiens sur la paralittérature, Paris, Plon, 1970
Cabau, J., La prairie perdue, Le roman américain, Paris, Seuil, 1981
Eizensweig, U., Le récit impossible : forme et sens du roman policier, Paris, Bourgois, 1986
Lacassin, F., Mythologie du roman policier, Paris, Union Générale d'Édition, 1987
Lacombe, A., Le roman noir américain, Paris, Union Générale d'Édition, 1975
Mandel, E., Meutres exquis, Histoire sociale du roman policier, Montreuil, La Brèche, 1987
Narcejac, T., La fin d'un bluff. Essai sur le roman policier noir américain, Paris, Le Portulan, 1949
Recatala, D.F., Le polar, Paris, MA Editions, 1986

